

persécution : pour la régénérer parmi nous, c'est encore à la persécution qu'il a recours. Hélas ! n'est-il pas vrai que nous n'avons que trop mérité ces jours d'épreuves ? Nous avons laissé la vérité s'affaiblir et presque se corrompre parmi nous ; nous avons trop longtemps répudié les plus énergiques moyens de conservation et de salut ; nous avons en mille rencontres pactisé avec l'erreur ; faut-il s'étonner si Dieu déchaîne les tempêtes pour séparer la paille du bon grain ? Fléchissons, ô mes frères, sa justice par un dévouement sans bornes ; faisons éclater devant les persécuteurs le zèle et le courage des premiers chrétiens ; confessons notre foi dans les privations et dans les supplices, et sous cette croix pesante nous assurerons le triomphe de la vérité. Prions surtout et supplions notre Dieu pour que sa grâce nous anime et nous soutienne jusqu'au dernier soupir de notre vie. Je vous parle sans doute pour la dernière fois, gardez donc mes dernières paroles comme le testament sacré d'un père qui n'oubliera jamais ses enfants. Si l'exil m'éloigne de vous, vous vivrez toujours dans mon cœur : si la mort m'arrache à nos communes misères, c'est devant Dieu que je me souviendrai de vous.

Ayant ainsi parlé au milieu d'un attendrissement universel, le curé retourna dans le sanctuaire, et le peuple, s'unissant à son fidèle pasteur, les voûtes de l'église résonnèrent des psaumes sacrés. Au milieu du recueillement général, tout-à-coup plusieurs jeunes garçons se précipitèrent dans le temple en criant :

— Les Russes ! Ils arrivent ! Les voici !

Tout le monde se lève avec effroi, sans cependant chercher à fuir, mais dans un trouble inexprimable.

— Mes amis, s'écrie le curé, rassurez-vous : c'est ici que nous devons les attendre ; ils en veulent à notre foi, montrons-leur par notre attitude combien elle est fermement rivée dans nos cœurs. Continuez vos chants et vos prières, Dieu les écoute et vous bénit.

Toute la foule alors reprend avec une pieuse exaltation ses invocations suppliantes. Le curé s'approche rapidement de Raphaël et lui dit à voix basse :

— Retirez-vous, je l'exige : vous n'êtes point de cette paroisse, votre exemple n'y est pas nécessaire et d'autres devoirs vous appellent.

— Il peut être nécessaire que je sois le témoin des scènes qui se préparent, répondit Raphaël ; laissez moi donc garder ma place parmi vous.

— Non, reprend le curé avec force, vous avez aussi une pieuse mission que vous devez remplir, je ne permettrai pas que vous vous sacrifiiez inutilement et dans une circonstance où vous ne pouvez rien pour notre protection. Venez, suivez-moi.

Et avec un geste impérieux il entraîne Raphaël du côté de la sacristie, le force à sortir par le cimetière, et vient reprendre sa place au milieu de ses paroissiens agenouillés.

Après quelques minutes d'une solennelle attente, le bruit du tambour résonne au dehors et vient couvrir les voix des fidèles : bientôt on voit entrer dans l'église un prêtre russe suivi de plusieurs officiers et d'un commissaire de police, tous membres d'une commission chargée par l'Empereur de régler les affaires ecclésiastiques : les bayonnettes se montrent sous le porche du temple. Le chef de la commission, colonel dans l'armée impériale, s'avance vers le curé, et lui montrant le pape dont il est suivi :

Sa majesté vous a donné un successeur, Monsieur, lui dit-il d'une voix arrogante, vous voudrez bien lui remettre immédiatement les clefs de cette église et nous suivre, pour rendre compte de votre conduite, car ce n'est pas ainsi que vous deviez exécuter nos ordres. Il vous avait été enjoint de fermer votre église et de vous abstenir de toute manifestation religieuse dans cette paroisse jusqu'à l'arrivée de votre successeur.

— Ma conscience me défendait d'obéir à de tels ordres, Monsieur, répondit le curé sans s'émouvoir, et c'est pourquoi j'ai dû remplir jusqu'au dernier moment les fonctions de mon ministère.

— Votre conscience vous défendait d'obéir aux ordres de l'Empereur ? reprit le colonel en appuyant sur chacun de ces mots comme si sa bouche se refusait à les prononcer ; mais c'est de la folie, cela, encore plus qu'un blasphème. Nous verrons tout à l'heure quel remède il vous faut administrer pour vous en guérir. Quant à présent, remettez les clefs de l'église et regardez-vous comme mon prisonnier.

— Je ne puis livrer moi-même le temple du Seigneur à un ennemi de sa loi sainte, répondit le curé en élevant la voix pour encourager encore par son exemple ses paroissiens consternés. La violence et l'impie pourront bien profaner cette église, mais jamais je ne reconnaitrai pour mon successeur un homme qui ne peut apporter ici que l'imposture et le sacrilège.

— C'est ainsi que vous recevez les ordres de l'Empereur ? s'écria le colonel tout frémissant de colère.

— C'est ainsi que j'accomplis les devoirs imposés par mon Dieu.

— Qu'on emmène ce misérable, cria le colonel à ses soldats, et qu'on le fustige jusqu'au sang.

Cet ordre fut aussitôt exécuté, et des soldats s'avancèrent pour saisir le curé, qui se disposa à les suivre sans résistance ; il se retourna cependant encore vers ses paroissiens, qui se pressaient autour de lui en pleurant :

— Mes enfants, leur dit-il d'une voix qui pénétra dans tous les cœurs, soyez courageux et soyez fidèles, et souvenez-vous toujours de cette parole : *A César ce qui est à César, mais à Dieu ce qui est à Dieu !*

— Silence ! Monsieur, cria le colonel d'une voix tonnante, et marchez ! Nous verrons tout à l'heure qui demeurera le maître ici.

Quand le curé eut été entraîné hors de l'église au milieu des gémissements et des larmes de ses paroissiens, le colonel se retourna vers ceux-ci en leur commandant avec un geste hautain de l'écouter :

— Braves gens, leur dit-il, on veut abuser de votre bonne foi en vous prêchant ainsi la désobéissance et la révolte. Vous savez de quel crime vous vous êtes rendus coupables en portant les armes contre votre souverain, et vous n'ignorez pas à quels rigoureux châtimens vous vous étiez exposés. Cependant sa gracieuse et très-clément majesté veut bien, non seulement vous pardonner, mais vous admettre encore au même rang que ses très-fidèles sujets. C'est pour cela qu'elle éloigne de vous un prêtre coupable dont les séditions doctrines vous perdraient infailliblement, et qu'elle vous adresse un ministre revêtu de toute sa confiance et qui vous enseignera les nouveaux devoirs par quoi vous attirerez de plus en plus sur vous les grâces de notre puissant empereur. Je compte sur votre soumission.

Un lugubre silence fut la seule réponse du peuple. Le pape alors voulut ajouter quelques mots :

— Mes enfants, dit-il d'une voix mielleuse, je suis très-heureux de vous voir tous réunis autour de moi : ce m'est une précieuse occasion pour faire connaître la sainte mission qui m'est confiée. Ne vous effrayez pas : je n'ai pas d'autre code que l'Évangile, et je saurai vous l'expliquer d'une manière qui vous fera plaisir et qui vous sera surtout très-utile. Avec moi vous n'aurez jamais à craindre les châtimens et les supplices qui ne vous seraient pas épargnés si vous persévériez dans la rébellion. Voilà qui est bien entendu. Nous allons maintenant procéder à une petite formalité qui terminera cette séance. A mesure que chacun de vous va sortir de l'église il signera un papier que voici, et qui relate seulement les magnanimes volontés de l'Empereur à votre égard. Il n'y a donc plus ici que des sujets soumis et fidèles.

— Nous sommes tous et voulons tous rester catholiques, s'écrièrent les Polonais d'une seule voix.

— Pas de cris, pas de bruit, cria le colonel en tirant son épée et en se rendant avec le pape aux portes de l'église. Des soldats entrèrent et amenèrent successivement et un à un tous les habitants de la paroisse devant la commission.

Le premier qui parut refusa de signer en disant :

Je suis et je veux rester catholique.

— Mais mon ami, vous perdez les grâces de l'Empereur, lui dit le pape.

— Vous jouez avec votre vie, ajouta le colonel, réfléchissez.

— Mais réflexions sont faites, répliqua le paysan d'un air résolu, on ne meurt qu'une fois.

— Oui, mais de bien des manières, reprit le pape, qui désirait vivement avoir les honneurs d'une conversion ; et pourquoi s'exposer volontairement aux plus rigoureux supplices ?

— Souffrant ou mourant pour la cause de Dieu, j'en serai bien dédommagé.

— Assez, cria le colonel ; au knout, ce misérable.

Cette sentence fut aussitôt exécutée sans que le patient proférât la moindre plainte. Pendant cette sanglante fustigation, plusieurs autres habitants de la commune furent amenés devant la commission, qui n'en put rien obtenir : ils furent également livrés aux exécuteurs. Enfin, et pour abrégier ces incroyables horreurs que l'histoire n'a que trop bien attestées, tous les habitants de la commune, hommes, femmes et enfants, furent maltraités et déchirés à coups de fouet : on vit le pape lui-même, furieux et armé du knout, frapper jusqu'au sang ceux qu'il ne pouvait séduire par ses lâches discours : une centaine des principaux habitants de la paroisse furent enchaînés et conduits dans les prisons de la ville prochaine, qui ne purent les recevoir, parce qu'elles avaient été déjà remplies à la suite de semblables expéditions. Les prisonniers furent alors parqués sous des hau-